

Alain Jézéquel

En route pour Utopioc



Alain Jézéquel

En route pour Utopioc

© Alain Jézéquel, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2964-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

à Isabelle

... mon inspiratrice naturelle

Car le sort des fils de l'homme et celui de la bête sont les mêmes ;
Comme meurt l'un, ainsi meurt l'autre, ils ont tous un même souffle,
et la supériorité de l'homme sur la bête est nulle ; car tout est vanité.

Ecclésiaste 3 :19

1

Te souviens-tu de Martha ? Une vieille prostituée qui semblait rongée par la vérole. Sa robe noire luisait de crasse dans le soleil couchant où elle se levait pour partir gagner ses maigres ressources. Certains en riaient et disaient qu'elle grattait avec un couteau à la pointe cassée les croûtes purulentes qui garnissaient l'intérieur de ses cuisses sans culotte. Ils rajoutaient en ricanant qu'elle avait au fond de son intimité comme la tête déplumée d'un vieil oiseau à l'œil brillant.

Sombrero et moi pensions avoir encore un peu de fierté et regardions ailleurs, le cœur au bord des lèvres, tandis que d'autres, le regard perdu dans l'indifférence inconsciente, oubliaient leur misère dans l'œil du rapace. C'étaient nos derniers compagnons, les malades aux yeux déjà morts qui toussaient et crachaient entre deux vieux mégots. Nous étions les rebuts d'une humanité qui nous avait rejetés et que nous savions implacable. Nous flottions entre l'oubli et l'indifférence de ceux qui nous croisaient sans nous voir.

Te souviens-tu de Zavatic comme nous l'appelions ? C'était un Croate, toujours le plus optimiste d'entre nous. Il aimait par-dessus tout nous faire rire, ce qui expliquait la racine de son surnom ... Il avait sans doute ainsi trouvé un moyen astucieux pour se tenir à l'abri des coups des plus violents qui le protégeaient comme le fou du roi pour lequel ils le prenaient dans leurs délires alcooliques. Il allait clopinant sans jambe droite ... « la mine ! » disait-il dans son sourire édenté et on n'avait jamais compris si son amputation était une conséquence d'une guerre ou d'un accident de travail dans les profondeurs de la terre ... Il semblait, en apparence, toujours joyeux et, pour nous faire rire, s'était amarrée sur son moignon une chaussure trouvée dans une poubelle. Il faisait encore le clown en sautillant et en titubant d'une béquille sur l'autre quand il avait trop bu. En tombant il maudissait les enfants qu'il n'aurait jamais, en

souvenir du jour où un chenapan lui avait volé une béquille. Maintenant, plus prudent, il les avait attachées par une ficelle à sa ceinture.

Nous nous tenions là dans cet entrepôt désaffecté de la banlieue nord. Son accès avait été obstrué de grosses pierres pour interdire aux manouches d'y faire entrer leurs caravanes. Ceux-là, nous ne comprenions rien à leur langage mais savions que lorsqu'ils se pointaient, il n'y avait plus qu'à replier nos maigres balluchons. Cette barrière artificielle nous protégeait aussi d'autres intrusions motorisées de jeunes voyous sadiques spectateurs d'une déchéance qui les hantaient sans doute. Tout cela n'empêchait pas les gardes du propriétaire des lieux de venir nous en chasser de temps en temps de peur que nous y prenions souche. On n'avait plus alors qu'à déménager nos pauvres affaires, juste un peu plus loin, et faire preuve de patience avant qu'un veilleur désigné parmi nous, finisse par nous avertir de leur départ. Alors était lancée une course effrénée pour prendre les meilleures places et je savais que c'était perdu d'avance pour moi qui regagnais l'abri en boitant bas.

Qui pouvait se soucier de cet anonyme amas de corps qui devenaient indistincts quand la nuit tombait ? J'avais l'impression d'être enfermé dans une petite pièce basse de plafond dont toutes les parois se rapprochaient pour former un caveau sans famille. Mais je courbais la tête un peu plus comme si je tentais de me persuader que j'y étais indifférent ... On se terrait dans l'ombre où on essayait de se tenir chaud, économisant nos forces, à moins qu'une soudaine bagarre pour un coin mieux abrité ne vienne réveiller nos dernières énergies. Alors les coups de poings ou de couteaux pleuvaient sur le frère rejeté pour un mot mal interprété dans nos vaines euphories alcoolisées ou pour une place qu'on enviait auprès d'un coin de mur. On ne disait rien ... surtout ne pas s'en mêler pour éviter les blessures ... On restait là un peu hébétés pour profiter du spectacle ...

Te souviens-tu du renégat quittant les lieux sous les injures et les sarcasmes, se traînant dans son sang ? ... Comme il semblait amusant au matin de suivre ses traces marquées de petits cercles rouges sombres. On ne retrouvait jamais personne au bout du chemin. Mort dans la rue ou gagnant sa place dans un autre

foyer d'infections, qu'étaient-ils devenus ces amis des fonds de bouteilles ?

Combien étions-nous ? T'en souviens-tu ? C'était assez fluctuant selon qu'il pleuve ou pas. Comme tout ça me paraît loin ...

Et puis on a commencé à voir arriver de plus en plus de jeunes réfugiés pour lesquels cet abri précaire n'était qu'une étape pour le Nord de la France dans l'espoir pour eux de rejoindre le paradis britannique. Avec ton regard acéré tu avais fini par repérer quelques passeurs qui les y amenaient en parlant la même langue qu'eux. Ils arrondissaient leurs fins de mois dans ce type de commerce que nous réprouvions en silence car ils installaient ces jeunes gars parmi nous en faisant le ménage à coup de pieds. C'était aussi souvent sous la menace de couteaux qu'ils étaient prompts à sortir de leurs poches. Surtout, on était las d'être submergés par la vague de tous ces pauvres hères qui cherchaient quelque chose de bien différent de nous. On ne pouvait rien contre leur organisation et leur nombre. Ils étaient jeunes, en bonne forme et faisaient bloc en se regroupant selon leurs langues ou leur pays d'origine ... alors que nos individualismes désespérés finissaient la journée entre deux bouteilles. Nous n'étions même pas envieux de leur hargne vitale.

Très vite les passeurs avaient envoyé quelques gros bras pour chasser ceux qui occupaient les meilleures places. Nous n'avons pas insisté face à leurs menaces, ce qui nous a évité les coups. Nous, on ne pensait qu'à oublier le temps qui s'écoulait trop lentement ... et tellement d'autres choses profondément enfouies derrière nos peurs incontrôlables que seul l'alcool permettait de calmer. Eux fuyaient la guerre alors que nous ne faisons que nous fuir et gommer ce qui était scellé au fond de chacune de nos épaves. C'était comme le souvenir de récifs rencontrés il y a bien longtemps et qui avaient déchiré notre coque, notre ultime protection ...

Vous l'avez compris, pour oublier notre naufrage, quelle autre solution que de s'abrutir ?... Finalement chacun le fait à sa façon quelle que soit sa condition. On pouvait facilement imaginer que c'était quand même moins dur dans l'ivresse des beaux quartiers où certains devaient aussi essayer d'oublier leurs

tristes faux pas. Mais nous avions le privilège d'une descente sans retour vers les berges du malheur où nous rejoignaient ces orphelins des régions ravagées par des conflits armés.

Dans nos repères à vermine, même si au fond de nous les différences de couleurs et d'origine restaient bien ancrées, on n'osait plus rien dire. Les couteaux étaient si prompts à sortir des poches. Des clans se formaient naturellement pour sauver sa peau et essayer d'avoir la meilleure part d'un maigre partage ... Et ces gens de passage qui venaient encore rajouter de la difficulté à nous faufiler là où on trouvait les seules portions copieuses ! ... Beaucoup de bonnes âmes bien intentionnées y préféraient certainement ces gaillards jeunes et pleins d'espérance aux déchets puants et en apparence sans avenir que nous représentions. Leurs regards ne trompaient pas et nos rations s'en ressentaient. Mais là encore, le malheur vous apprend la patience et nous ne disions rien.

J'avais rejoint ce premier entrepôt un peu par hasard après une errance sur les bancs et dans divers abris comme de vieilles carcasses de voitures. C'était Fayed, le kabyle rencontré dans cette longue descente de misère qui m'avait donné le tuyau. Je le suivis un soir avec mon petit matelas sous le bras et mon vieux sac à dos qui contenait mes derniers moyens de survie. Tout en traînant ma patte folle, je l'écoutais me conseiller de ne pas perdre mes affaires de vue si je ne voulais pas les voir disparaître. Sympa ce mec qui me parut tout de suite très malin !

Cet endroit ouvert aux quatre vents ne nous protégeait que de la pluie et j'ai vite compris que les bonnes places abritées du courant d'air étaient occupées par les plus costauds. Autant dire qu'à l'endroit où j'avais installé mon barda, je ne quittai pas mon sac de couchage repoussant de saleté mais si chaud. C'était mon seul espoir de survivre au premier hiver que j'allais connaître dans la rue.

Dédé est arrivé deux jours après moi.

Je me souviendrai toujours de ton regard noir et de tes larges épaules qui en imposaient. Tu pouvais sans erreur être classé dans la catégorie des seigneurs de ces lieux. Tu ne disais rien mais semblait tout le temps nous scruter, nous toiser, nous juger. En fait, tu devais déjà, comme dans un réflexe profondément ancré en toi, faire ton tri des épaves qui peuplaient cet abri. Je te regardais aussi avec attention. Tu avais quelque chose de différent des autres ... d'abord parce que, comme moi, tu ne devais pas être depuis longtemps dans la rue. Surtout, on pouvait sentir chez toi un reste de cette volonté qui avait abandonné la plupart d'entre nous depuis longtemps. Tout de suite j'ai eu l'intuition qu'il fallait que je te suive si je voulais conserver une toute petite chance de survivre dans cette jungle cruelle et sans état d'âme.

Sombréro, comme je le surnomma rapidement, était aussi avare de ses gestes que de ses mots. Je l'imaginai comme une bête fauve à l'affût, tapie, silencieuse dans un fourré, surveillant de loin sa proie et attendant le moment propice pour bondir. Tout le monde devait le sentir car beaucoup semblaient le craindre, alors qu'il n'avait jamais usé de sa force. Il n'y avait que l'alcool qui semblait le dérider et, sans doute pour rechercher d'instinct sa protection, je n'hésitai pas à partager ma bouteille pour m'en rapprocher. Je parlais ou plutôt j'essayais de m'exprimer et il m'observait de manière bizarre en ne me répondant que de quelques mots. Après une longue manœuvre d'approche alcoolisée pour l'amadouer, je lui demandai si je pouvais amener mon couchage près du sien ... « ce serait plus commode pour surveiller nos biens ». Il m'observa encore curieusement et me demanda si cela voulait dire que je lui faisais confiance. Devant mon signe d'approbation il me regarda encore plus étrangement et me serra la main comme pour conclure une affaire ... ou un pacte, comme je l'interprétei. De ce jour-là naquit une alliance solide qui ne s'est jamais démentie entre nos deux misères ... et comme j'ai pris l'habitude de le répéter « l'union fait la force ».

Instinctivement et sans nous consulter, nous constituâmes un petit noyau de naufragés de confiance auquel je suggérai d'associer tout de suite Fayed et Martha qui avaient su m'aider au bon moment et que j'imaginai capables d'évoluer ... En fait, la grande question était sans doute là : Au-delà de l'instinct de survie, qu'est ce qui pouvait encore nous animer ? Intuitivement, j'essayais de